Document généré le 16 avr. 2024 04:06

Jeu
Revue de théâtre

Stratford Festival : le sens du panache

Lynda Burgoyne

Numéro 73, 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28234ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Burgoyne, L. (1994). Stratford Festival : le sens du panache. *Jeu*, (73), 107–112.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lynda Burgoyne

Stratford Festival : le sens du panache

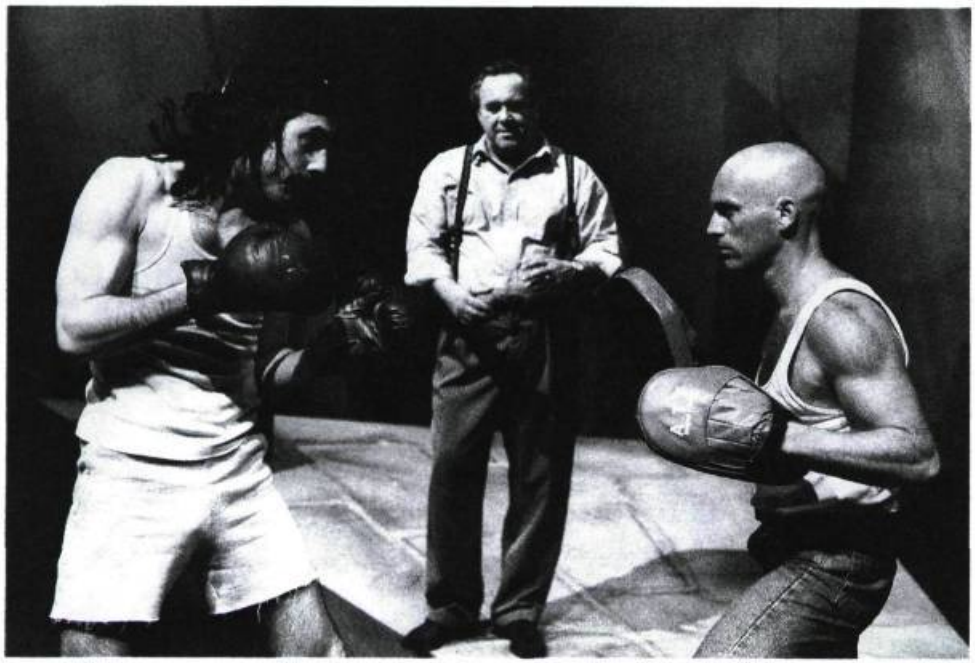
> Le panache n'est pas la grandeur, mais quelque chose qui s'ajoute à la grandeur et qui bouge au-dessus d'elle. C'est quelque chose de voltigeant, d'excessif et d'un peu frisé... Un peu frivole peut-être, un peu théâtral sans doute, le panache n'est qu'une grâce ; mais cette grâce suppose tant de force... que, tout de même, c'est une grâce que je nous souhaite.
> Edmond Rostand

Le Festival de Stratford allait s'avérer un incontournable pour moi, en cet été 1994. D'une part, ayant passé l'année loin de Montréal, je me trouvais assoiffée de théâtre. D'autre part, il me semblait qu'il fallait, une fois pour toutes, éclaircir le mythe entourant cet événement. À tort ou à raison, je croyais qu'il ne fallait pas aller à Stratford, sous peine de trahir les miens. Il m'apparaissait en effet choquant, voire politiquement incorrect, d'aller frayer en Ontario pendant mes vacances et, qui plus est, avec une clientèle traditionnellement hautaine et un milieu bougrement conservateur. Mais bon, autre pays, autres mœurs !

Si l'on en juge par l'allure des festivaliers que l'on côtoie, qui sont, pour la plupart, d'opulents retraités américains, il va sans dire que l'on n'a pas intérêt à se présenter dans cette petite Angleterre victorienne sans argent de poche[1]. Ce qu'il en coûte pour passer trois petits jours à Stratford ne convient pas, en effet, à un maigre pécule. Mais panache oblige ! Et ce trait caractéristique n'est pas sans contribuer au charme particulier et à l'ambiance unique de ce festival qui, depuis 1953, s'est solidement implanté.

Il est assez singulier de voir déambuler toutes ces vieilles dames aux grands chapeaux de paille, qui, pour la promenade matinale, ont troqué le soulier chic pour le *basket* tout confort. Après une balade le long de la rivière Avon, elles s'en iront se reposer dans les

1. Notons que le Festival publie une documentation abondante et soignée sur les possibilités d'hébergement — qui sont aussi nombreuses que variées : du chic grand hôtel au simple *bed & breakfast* — aussi bien que sur les nombreuses activités qui ont cours pendant toute la durée de l'événement, soit du 9 mai au 13 novembre 1994. Qu'il s'agisse de visites organisées dans les coulisses, de discussions avec les artisans de la scène, avec les comédiens ou de conférences données par des écrivains invités, tout est bien mis en œuvre pour parler et vivre théâtre à Stratford.



« [...] bien que je n'aie pas senti l'âme franco-ontarienne traverser la scène, cette version du rêve déchu m'a tout de même convaincue de l'existence d'un passage entre le théâtre franco-ontarien et l'ailleurs. » *In the Ring*, mis en scène par Richard Rose. Photo : Cylla Von Tiedemann.

jardins anglais avant de parcourir les boutiques des rues Ontario et York d'où elles ressortiront les bras chargés de babioles ou de beaux objets d'art conçus par des artistes canadiens. Elles iront ensuite déguster les célèbres pâtes du Bentley's, endroit « in » par excellence à Stratford, à moins qu'elle ne se sentent assez téméraires pour tenter une expérience inusitée — tant par un menu éclectique que par un décor hétéroclite — au Down the Street Cafe.

Bien repues, elles s'en iront assister à l'un des spectacles offerts en après-midi. Au sortir du théâtre Festival, où elles auront vu deux étincelants Molière, elles seront encore tordues de rire et se diront que, finalement, l'humour français est peut-être plus à leur portée qu'elles ne l'avaient cru — surtout s'il est traduit. Si, par ailleurs, elles émergent du *Ring* du théâtre Tom Patterson[2], leur faciès sceptique et leur corps raide en diront long sur leur mécontentement. Malgré l'avertissement bien en évidence à l'entrée de la salle, elles auront tout de même été choquées par le langage rude, parfois grossier, de ce petit canadien-français — cousin de Michel Tremblay que l'on commençait tout de même à apprivoiser, peut-être même à apprécier! — dont elles ne comprennent guère les motivations. Comment peut-on tolérer autant de *fuck* dans une même pièce ? Et, surtout, a-t-on idée d'emprunter aussi librement au célèbre Rocky américain !...

Il va sans dire que je ne partage pas les réticences de ces vieilles dames. Si je n'ai pas été particulièrement touchée par la thématique du *punching bag* — c'est ce que j'appelle du

2. On y présentait *In the Ring*, du franco-ontarien Jean Marc Dalpé, dans une traduction de Robert Dickson. Voir la critique de Mariel O'Neill-Karch, intitulée « Eddy dans le ring », dans ce numéro.

théâtre de gars —, je n'en ai pas moins apprécié ce spectacle. On doit reconnaître en toute bonne foi un grand sens du dialogue au duo Dalpé-Dickson. Et bien que je n'aie pas senti l'âme franco-ontarienne traverser la scène, cette version du rêve déchu m'a tout de même convaincue de l'existence d'un passage entre le théâtre franco-ontarien et l'ailleurs.

Aussi curieux que cela puisse paraître, ce n'est pas Shakespeare qui m'a attirée à Stratford. J'avais plutôt envie, d'une part, d'assister à la création de cette nouvelle pièce de Jean Marc Dalpé et, d'autre part, de voir quel traitement on réservait au théâtre français qui était, disons-le, à l'honneur cette année. Richard Monette[3], pour sa première saison comme directeur artistique du Festival de Stratford, a eu l'heureuse initiative d'inclure Molière et Rostand dans la programmation de cette édition 1994.

Mon seul Shakespeare

C'est sur *Othello* que mon choix s'est arrêté lorsque est venu le temps d'établir un programme. Ce n'est pas tant par la modernité du décor et des costumes que j'ai été séduite que par la retenue et l'austérité qui se dégageaient de l'ensemble de cette production. Sobrement vêtus de costumes militaires (de toilettes discrètes dans le cas des personnages féminins), les comédiens allaient et venaient dans une scénographie extrêmement dépouillée (conçue par Ming Cho Lee). En fond de scène, on avait installé trois énormes portes d'arche qui se reflétaient dans un sol poli, parfaitement luisant. À l'avant-scène, deux imposantes colonnes donnaient juste ce qu'il faut de noblesse à l'univers scénique, sans jamais entraver le monde psychologique dans lequel se déroule réellement cette tragédie shakespearienne.

Othello, mis en scène par Brian Bedford. Photo : Elisabeth Feryn.

La déception devait venir d'une distribution extrêmement inégale, presque choquante tant certains rôles principaux manquaient de tonus. C'était le cas d'une Desdemona (Lucy Peacock) légère, souvent superficielle, loin de porter son destin tragique, et d'un Othello (Ron O'Neal) pas du tout convaincant, souvent absent, qui semblait attendre son tour entre chaque réplique, en plus

3. Depuis sa première apparition sur les planches de Stratford, en 1965, où il interprétait *Hamlet*, Richard Monette a participé, comme comédien ou metteur en scène, à vingt-deux saisons du Festival. Il y assumait, en plus, cette année, les mises en scène de *Hamlet* et de *Twelfth Night*.

d'avoir du mal à entrer en interaction avec les autres comédiens. Cela est d'autant plus désolant que le jeu de Scott Wentworth dans le rôle d'Iago m'est apparu, quant à lui, d'une efficacité totale : machiavélique dans le regard, intelligent, malicieux et démoniaque dans le geste et dans la voix.

J'aurais pourtant souhaité que mon seul Shakespeare à Stratford fût une révélation. Il faut dire que nos metteurs en scène québécois (je pense à Alice Ronfard et à Robert Lepage pour ne nommer que ceux-là) nous ont habitués à de l'envergure et à de l'originalité dans leurs lectures de Shakespeare.

Molière à l'anglaise

Les comédiens tirant une brouette procédaient eux-mêmes à la mise en place du décor d'un spectacle qui allait beaucoup me surprendre. Une roulotte en bois peint constituera l'essentiel de la scénographie. Les comédiens devenaient peu à peu personnages moliéresques grâce aux superbes costumes qu'ils revêtaient sous les yeux des spectateurs amusés par les gestes autant que par les chansonnettes françaises qui étaient déclamées dans un français irrésistiblement cassé. D'ores et déjà, le public était conquis.

C'est ainsi que je me suis fermement bidonnée à Stratford devant un Sganarelle rendu tordant par le jeu de Brian Bedford, en particulier dans *The Imaginary Cuckold* qui précédait *The School of Husbands* dans le même spectacle. Il fallait en effet le voir feindre de s'évanouir dans un mouvement de corps aussi souple qu'hilarant. On se souviendra que ces deux pièces, qui portent toutes deux sur le thème du cocuage, mettent en scène le personnage de Sganarelle, tantôt sous les traits du mari qui se croit trompé, tantôt sous ceux du prétendant et protecteur jaloux (autre version d'Arnolphe) qui veut obliger Isabelle (autre version d'Agnès) à l'épouser.

« [...] dans les règles de l'art de la farce » : *The School for Husbands*, dans une mise en scène de Michael Langham. Sur la photo : Nicholas Pennell (Ariste), Brian Bedford (Sganarelle) et Olivia Birkelund (Isabelle). Photo : Cylla Von Tiedemann.

Ce Babel de quiproquos à la manière de Molière n'a souffert nullement du passage du français à l'anglais. Non seulement la traduction de Richard Wilbur respectait l'esprit bien gaulois de notre grand faiseur de comédie, mais la mise en scène, bien dosée, donnait dans le juste assez trivial, en se tenant pourtant à distance du vil cabotinage. Le tout s'est fait dans les règles de l'art de la farce.

Il paraît toutefois évident qu'une machine aussi imposante que celle de Stratford a les défauts de ses qualités. Les longues heures de répétition lors de la préparation des spectacles offrent des résultats probants en ce qui a trait au synchronisme, concept indispensable à l'efficacité de la comédie. Mais, à force de calculer mimiques et déplacements, il semble cependant que les comédiens

Colm Feore : « un superbe Cyrano, touchant dans ses longs monologues lyriques, souvent drôle en duel et pathétique à souhait dans le dernier acte. » Également sur la photo : Ben Bass (Christian) et Martha Burns (Roxane). Photo : Cylla Von Tiedemann.

aient finalement oublié de jouer entre eux. Le gommage qui en a résulté enlevait beaucoup de force au spectacle. Si chacun a réussi à établir une belle complicité avec la salle, on ne peut s'empêcher de déplorer un manque de connivence sur scène — plus apparent dans ce spectacle à cause du genre.

« My white plume »

La production de *Cyrano de Bergerac* échappait à ce statisme, peut-être à cause de son impressionnante distribution. Pas moins de soixante-dix comédiens ont participé à cette production. Là n'est d'ailleurs pas le seul défi théâtral que présente cette pièce, que je ne connaissais que par le texte et par l'excellente adaptation cinématographique de Jean-Paul Rappeneau (1990). Le brio avec lequel les artisans de Stratford ont opéré vaut bien le succès obtenu. Que d'ingéniosité dans l'imposant dispositif scénique — composé d'escaliers et de plates-formes — qui a permis de reconstituer tous les lieux prescrits par l'auteur : de l'hôtel de Bourgogne, on se transportait en toute aise à la pâtisserie de Ragueneau, sous le balcon de Roxane, sur les plaines d'Arras, puis dans le parc du couvent des Dames de la Croix où Cyrano rendra l'âme.

On nous a donné un superbe Cyrano, touchant dans ses longs monologues lyriques, souvent drôle en duel et pathétique à souhait dans le dernier acte. Il n'en fallait d'ailleurs guère plus pour assurer la réussite de cette production. C'est en grande partie sur l'interprétation de ce personnage principal que reposent les principaux enjeux de la pièce. Il faut en effet beaucoup de virtuosité dans la déclamation de ce texte auquel l'acteur doit imprimer un rythme poétique. Le jeu imposé est aussi physique que verbal, exagéré mais calculé. Un défi bien relevé par l'excellent Colm Feore.

À cela s'est ajouté, bien entendu, une kyrielle d'accessoires, de costumes et de plumes, sans compter les effets spéciaux, qui ont largement contribué à séduire le public. Comment pourrait-on demeurer indifférent devant une telle énergie, devant un tel sens du spectacle ? Je n'ai pas essayé.

Aussi, bien qu'à mon avis la célèbre tirade du nez y ait perdu un peu au change : « C'est un roc ! c'est un pic ! c'est un cap ! » me semble en effet dénaturé dans le raccourci : « 'Tis a rock ! a crag ! a cape ! » — mais peut-être n'est-ce qu'un peu de nostalgie de ma part de ne pouvoir entendre les « vrais » mots —, le Cyrano de Stratford ne péchait pas par manque de panache. Abondamment truffée d'expressions françaises — on a eu l'heureuse idée, entre autres, de conserver le mot panache sans le traduire —, cette version anglaise de la pièce d'Edmond Rostand m'a semblé tout à fait digne du mélange original. Comme il se doit, le baroque y côtoyait admirablement le classicisme aussi bien que le romantisme et le boulevard, et ce avec tout le panache qui s'impose !

Une chose est sûre, c'est qu'on ne lésine pas sur la qualité à Stratford. On trouve, bien sûr, une tendance au spectaculaire, au plein-la-vue, un impératif sans doute pour peu que l'on veuille plaire à la clientèle régulière. Mais, malgré ou avec cela, à défaut d'y faire du grand théâtre, on y fait, à tout le moins, du beau théâtre. Et si l'on s'empanache, ce n'est que pour mieux s'assurer la grâce, celle-là même que Rostand souhaitait aux membres de l'Académie française à l'aube du XXe siècle : « L'esprit qui voltige n'est-il pas la plus belle victoire sur la carcasse qui tremble ? » et que je nous souhaite à tous à l'aube du XXIe siècle. ◆